

*La chaleur était pesante. Les persiennes étaient closes et les fenêtres ouvertes. Il somnolait sur un fauteuil près du ventilateur. Une voiture s'arrêta devant la maison. Une portière claqua. La sonnette retentit.* Il se leva, éteignit le ventilateur et se rassit pour rajuster ses sourcils devant le miroir sans avoir à se baisser, puis il attendit, pensif, qu'elle se rende compte que la porte n'est pas verrouillée. Au bout d'un moment, elle rentra et s'allongea sur le lit. Son irruption le gêna, comme brisant une intimité secrète dont il était sur le point de résoudre le mystère. Il regretta légèrement de ne pas l'avoir accueillie, mais sourit par contenance et pour masquer son flegme. Il avait salement envie d'être désagréable et s'efforça de ne pas l'être pour n'être insupportable qu'à lui même. Cela lui convenait. Elle voulut allumer le ventilateur, mais il dit qu'il était cassé. Elle l'alluma quand même, et rit avec tendresse alors qu'il la prenait dans ses bras avec force. Il la jeta sur le lit et, profitant de cet élan romantique, fit valdinguer l'engin.

La chaleur se mettait progressivement à le perturber ; non pas directement, mais bien parce qu'il craignait qu'elle devienne à terme désagréable. En se concentrant, il commençait à trouver cette atmosphère particulière, comme sonore et agitée. « C'est bizarre » pensa-t-il, tout en s'efforçant de réfléchir à la situation. Mais la chaleur occupait entièrement son esprit. Il commençait d'ailleurs à l'entendre, la voir, la sentir et presque la goûter. « On dirait du curry ». Il se dit que ses sens étaient certainement perturbés par son activité sexuelle. Pourtant, sa peau ne semblait pas être affecté par cet étrange phénomène et renvoyait les informations attendues à mesure qu'il caressait la hanche et les seins qui se trouvaient devant lui. Il marqua un temps d'arrêt pour pouvoir se reconcentrer mais son toucher ne suffisait plus à maintenir l'état nécessaire au bon déroulement du processus. Las, il s'assit sur le bord du lit, se donnant l'air pensif alors que sa tête, vide, se remplissait doucement d'angoisse. Craignant de devoir parler, il songea à se lever et s'éloigner, mais cette perspective l'ennuyait plus qu'une conversation potentielle. Il le regretta en répondant à peine à l'inquiétude qu'elle lui manifestait.

La chaleur ne s'était dissipée qu'à moitié et le caressait toujours maladroitement de ses mains humides. Il acceptait maintenant cette compagnie qui

le réconfortait par son omniprésence désagréable et remplissait son esprit de manière inespéré. « On doit se sentir foutrement seul au pôle nord » pensa-t-il. L'idée lui vint alors d'ouvrir son congélateur pour voir, pour contempler cet isolement qui lui était refusé. Il se traîna jusqu'à la cuisine, et hésita devant la porte qu'il ouvrit finalement, cérémonieusement. Il approcha sa main pour sentir le froid, et en retira du calme. Il trouva ce geste satisfaisant et regarda, silencieux, l'intérieur de l'appareil ; derrière cette petite porte blanche, un trésor se cachait, patient, dans cet antre secret où le temps n'a pas d'emprise. Il regrettait de n'apercevoir que maintenant la noblesse de l'espace vers lesquelles ce simple loquet offrait le passage. Il ferma les yeux. La mélodie de sa respiration emplissait l'espace sonore, colorait le noir de ses paupières. Pour la première fois, il se sentait vraiment seul, libre. Il voulut attribuer ce phénomène au froid mais il n'était pas sûr. Paradoxalement, il sentait une certaine chaleur emplir son être. Cela brisa la magie de l'instant.

De retour à la chambre, il consola sans conviction la pauvre créature qui l'attendait en sanglotant sur le lit. La serrant dans ses bras, il espérait que les dagues qui cisailaient son cœur à elle viennent à bout de l'armure qui gelait le sien. En vain. Un long moment passa, jusqu'à ce qu'il se rende compte que c'était la chaleur qui le maintenait éveillé, elle, la seule dont les embrassements lui fassent quelques effets. Allongé sur son lit, il essaya de faire remonter quelques émotions dont il pensait avoir le souvenir, mais son esprit semblait occupé à autre chose. Il évitait soigneusement tout contact à cause de la sueur qui continuait à humidifier son ventre et là où sa peau se refermait. C'était comme si la chaleur, jalouse, lui faisait payer ses infidélités.

Il eut soudain besoin de sortir, de s'aérer. Il laissa cette idée l'imprégner un long moment avant de se lever, de s'habiller et de sortir. Une fois seul avec la brise marine, il s'assit sur un banc et regarda au loin. Une jeune femme passa. Sa silhouette élancée détourna un instant sa contemplation de la mer, plus à cause du malaise que la situation lui inspirait que pour profiter de son élégance. Quelque chose le gênait dans sa démarche sans qu'il ne sache dire quoi, donnant un air irréel à ce moment qu'il aurait voulu banal. Sa beauté l'agressait, envahissait sa liberté. La

regarder, détourner le regard, c'était agir en fonction d'elle. Tous ses choix étaient emprisonnés par le sens qu'elle donnait à ses actions, tout le vide qu'il cherchait était rempli de son existence. Vaincu, il la contempla par dépit plus que par envie, et essaya de la désirer. Il ne réussit qu'à attendre la libération de sa disparition à l'horizon. Le vent s'était levé et le sifflement dans ses oreilles lui rappela son ventilateur qu'il avait maintenant envie de haïr. Il pensa à son amie, qu'il avait injustement offensé, sans pourtant le regretter. C'était triste, voilà tout. Encore qu'il observait plus la tristesse de la situation qu'il ne la vivait. Ça aussi, c'était triste, et ça non plus, il ne le vivait pas. Il ne pouvait que contempler, impuissant, les réflexions qui lui venaient. Il regarda la mer, las, et essaya de vider sa tête du vacarme de son esprit.

Le vent cessa, et il retrouva le silence des vagues. Il appréciait cet instant de vide, d'égarement. Soudain, il comprit. La belle se promenait en talon sans l'habituel fracas qui en résulte. Il applaudit brièvement ce prodige avant d'en douter. Son ouïe lui jouerait-elle encore des tours, ou bien était-ce sa vue, ou sa mémoire ? Il n'était plus sûr. Il eut une pensée pour les sourds et les aveugles, et les muets, et eut l'impression sans savoir pourquoi de s'émouvoir. Puis il dénonça l'injustice qu'il venait de commettre envers le reste des pauvres types, tout le monde en somme, et qui n'avaient eu droit à leur part de compassion. Hélas, seul le meilleur l'emporte, seul le plus misérable aurait sa considération. Mais qui ? Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître une sorte de compensation à tous ces malheureux, un rien qui rendait leur sort enviable, finalement, diminuant d'autant la compassion qu'ils étaient en droit de réclamer. Des tares lui venaient à l'esprit, aucune ne le satisfaisait ; trop classiques, allégées par la solidarité, minimisées par la banalité, elles ne pesaient guère dans sa balance du malheur. Il avait entendu parler de gens qui ne ressentaient pas la douleur et qui mourraient de n'avoir pas souffert de leurs expériences. S'il en était qui ne méritaient pas sa considération, c'était bien eux. Ces chouchous du sort étaient épargnés de la misère du monde ne sachant simplement pas la reconnaître. Ah ! S'il ne pouvait pas souffrir, il aurait sûrement moins mal ; mais savoir que d'autres en sont incapable lui en faisait encore plus. Quelles égoïstes victimes, dont l'existence est une épreuve à celle des autres ! Il sentit les

traits de son visage se contracter et exprimer un dégoût violent, et s'étonna de la virulence de sa réaction dont il faillit s'excuser auprès de ces privilégiés. Mais cette haine subite ne les rendait-il pas les plus méprisés, et donc les plus à plaindre ? Ne venaient-ils pas à l'instant, par leur irrévocable disqualification de s'octroyer la médaille ? Une lassitude pénible prit la place de cette rancœur confortable dont il regrettait la simplicité. Il tourna la tête vers la droite, espérant trouver une solution à ce paradoxe, ou au moins revoir cette femme qui, ayant la beauté de causer ces réflexions, pouvait au moins avoir la bonté de les refermer. Tout était étrangement calme autour, tout était comme tiède, laid. Il se dit que ce décor pourrait être plus beau, il n'en serait pas plus heureux. Mais la tiédeur, quelle infamie. Quelle nuance absurde que tout le monde loue et que personne n'achète ! Il avait lu quelque part que l'espace se refroidissait à vue d'oeil. Quelle horreur ! Allait-il devenir tiède ? Pire, allait-il s'en rendre compte ? Il frissonna à l'idée de ne plus avoir chaud sans le savoir. A quoi ressemblerait le monde sans thermomètre ? Que ressentent ces gens pour qui il ne marche pas, pour qui la température n'est qu'une notion abstraite ? Que savent-ils de la compagnie indiscreète du chaud, de la solitude terrible du froid ? Se rendent-ils compte qu'il leur manque quelque chose, comme il perçoit maintenant l'indifférence avec laquelle il passe à côté de la vie ? Les voilà ses champions, ses « plus à plaindre », les grands perdants de la grande loterie du sort. Ignorés de tous, méprisés d'aucun, plaints de lui-seul, ils ne reçoivent aucune compensation à la tiédeur de leur vie. Quelle amère platitude vivent-ils sans le ressentir ! Il perçut avec effroi cette indolence terrible qui fit écho à la sienne. Il s'imaginait la chaleur, impuissante, tentant en vain de lutter contre cette insipide fadeur, poussant un cri déchirant que lui seul entendait. Il la voyait, elle, dans sa miséricorde. Non. Il se voyait lui, en son sein. Il se voyait souffrir avec elle, ensemble. Il accueillit cette tristesse infinie avec délice. Pour la première fois, il goûtait au drame de la vie. Il se voyait lui parler, lui dire qu'il l'aimait. Il l'entendait lui répondre tendrement. Elle lui demandait de l'aider à réchauffer le monde, qui est si froid. Il l'écoutait. Elle lui racontait la vie. Il la croyait. Progressivement elle se débarrassait des mots, des idées, du sens. Il la suivait sans comprendre ni hésiter. Il sentait l'évidence de sa vérité. Il la vivait. Il l'était. Il l'est.

Il est encore assis, le sourire aux lèvres. Le soleil bat son plein, mais il reste impassible. Quelques passants s'approchent, inquiets ou curieux de le voir ainsi immobile. Mais tous s'arrêtent, interdits, n'osant ni le déranger, ni se détourner. Fascinés par son attitude, certains s'assoient en face de lui. Ils restent là, captivés par sa chaleur, jusqu'à ce que celle du soleil ne les chasse. Lui, paisible, les regarde en souriant, et les réchauffe. Il ne sent plus la température, tant il a chaud au coeur.